

suzanne lilar à propos de sartre et de l'amour



Extrait de la publication



idées/gallimard

Parfois je rêve. J'imagine que je tiens la vérité, une, sans faille. Je me perds dans sa contemplation... Je me crois la reine de l'univers.

JEANNINE WORMS.

à Françoise M.-J.

I

INTRODUCTION

De Sartre au fossile



Ce livre est le fruit d'une fascination. Comment, du projet de lui consacrer quelques pages, l'auteur en est venu à écrire un ouvrage sur Sartre, il n'est pas indifférent que le lecteur l'apprenne, quand ce ne serait que pour se résigner aux singularités d'un texte qui n'est rien d'autre qu'une réflexion critique suffisamment passionnée pour n'avoir pu lâcher prise. Qui dit critique entend *séparation* — qu'on se souvienne du mot, il a servi de clef. Critique, du grec *krino*, l'exemple classique étant : séparer le bon grain de l'ivraie. Mais on ne trie point sans se référer à soi-même, à ses valeurs, à ses goûts. Ainsi la critique s'apparente-t-elle à l'amour qui est un parti pris. Il se peut que le bon grain sartrien dont j'ai fait mes délices ne fasse point celles du lecteur. Est-ce à dire que ma critique soit fausse ? Sartre lui-même prend soin de nous rassurer : « Les habitudes mentales et l'affectivité d'un critique servent de *révélateurs*, préparent l'intuition. La conjecture, vraie ou fausse, sert à déchiffrer. Vraie, elle est remplie par l'évidence ; fausse ; elle s'efface en indiquant d'autres chemins. » Au lecteur de juger s'il m'est échu quelquefois de révéler Sartre.

L'amour et la sexualité ont généralement été tenus par les philosophes pour matière périlleuse, suspecte, indigne par ailleurs d'attention. Kierkegaard excepté, les philosophes de l'existence n'ont pas échappé à cette tradition. Jaspers, oubliant ce qu'il doit à sa femme et à l'amour et qu'il

reconnaîtra plus tard dans son *Autobiographie*, se débarrasse en trois mots de l'hypothèse de l'amour-valeur et loi universelle. Le même, goguenardant le philosophe Rickert, auteur d'une théorie de l'Eros, nous le montre se faisant rabrouer par Max Weber : « Voyons, Rickert, finissez-en une bonne fois avec ce style de guinguette¹ ! » Quant à Heidegger, on le sait, son *Dasein* est asexué. Marcel enfin se dérobe derrière l'idée de *mystère* pour nous interdire de questionner au sujet de l'amour.

Sartre, comme bien on pense, n'a pas ces timidités. Assez extravagant pour introduire l'amour et le désir sexuel jusque dans son ontologie, il ne va pas jusqu'à leur faire confiance. Mais quand même il les déclare absurdes ou aberrants, il faut lui savoir gré d'en disputer longuement au lieu d'esquiver le sujet comme font les autres. D'où mon projet de commenter cette doctrine dans un ouvrage conçu d'abord comme une suite au *Couple*². Plus de cinquante pages serrées de dialectique sartrienne sur l'amour et le désir, le masochisme et le sadisme, justifiaient ce dessein dans lequel je me jetai avec une intrépidité qui n'était pas exempte d'étourderie. Je ne fus pas longue, en effet, à m'apercevoir du péril auquel m'exposait la rencontre de cette pensée, une des plus écrasantes et des plus retorses qui soient. Mais déjà j'étais perdue, accrochée, prise au piège de ce vocabulaire, de ces images, de tout ce que ce style, quelquefois si limpide, laisse transparaître de profuse complexité. Et c'est ainsi que le livre que j'avais projeté d'écrire, de jour en jour, se mit à reculer, à céder du terrain, littéralement supplanté par un de ses chapitres, le chancre toujours croissant et proliférant de ma contestation avec Sartre. Rien de plus sartrien que ce lent investissement du lecteur, voire du critique assez ingénu pour penser qu'il s'avance sur le terrain de la libre discussion. Rien de plus sartrien que cette manière d'en venir à bout par ce que Sartre lui-même

1. Par allusion au titre d'un périodique sentimental : *Die Gartenlaube*.

2. *Le Couple*, Grasset, 1963.

dénonce et abomine : l'empiètement, l'engloutissement, la dévoration. Rien, sinon peut-être d'y ajouter ces enchantements qui ont pour objet de faire de nous des *dévorés consentants*.

Il n'est pas douteux que j'ai subi la séduction de Sartre. Mais de bon gré, me défendant juste assez pour me garder de cette totale abdication de conscience que Sartre tient pour inséparable de toute séduction vraie. A tort selon moi, toute passion nous laissant le choix entre l'hébétude et l'inquiétude.

In-quiétude, écrivait Sartre qui peut-être, songeant à Hegel, ajouterait : *Un-rùbichkeit*. Dans la passion critique, cette turbulence ne saurait s'exercer qu'en profondeur — donc aux dépens de la dispersion et quelquefois des prédilections du lecteur : biographie, récit, anecdote. En revanche, dans une zone délimitée, pas de limite à la prospection, au fouillement, au creusement, au dégagement, toutes images minières qui impliquent le projet d'extraire quelque chose de latent, de caché, d'enfoui dans la richesse du sous-sol sartrien et que l'on en entend séparer du déchet, quelque chose qu'une lecture un peu attentive permet peut-être de détecter et qui déjà — avant tout sondage — a fait osciller notre pendule, quelque chose qui, de toute façon, est à mettre au jour, à dé-couvrir. Pour sauter à pieds joints dans le vocabulaire sartrien, à *dévoiler*.

Pas de mot qui, sous la plume de notre philosophe, ne revienne plus fréquent, plus aisé. Davantage même que *Entbergen* et *Bergen* sous celle de Heidegger. Influence ? Elle ne suffirait pas à expliquer l'invention par Sartre de cent autres métaphores soustractives ou détersives : découvrir, dégrossir, réduire, mettre à nu, déflorer, nettoyer, laver, ronger par des acides, faire émerger, déchiffrer. Il y a là comme un pli où l'imagination de Sartre revient naturellement. De sorte que l'on en vient à se demander si cette constance dans la représentation ne correspondrait pas à un type de pensée et, vu le contenu des termes cités, s'il ne faut pas tenir pour évident que l'imagination de Sartre développe

les schèmes de la *pensée séparatrice*. Schèmes que l'on voit d'ailleurs transparaître chaque fois qu'un penseur recourt aux métaphores de la négation, ce qui n'est pas seulement le cas de Sartre mais, parmi beaucoup d'autres, de Platon, Plotin et de quelques mystiques chrétiens dont Eckhart et les pré-eckhartiens. Rencontre troublante si nous admettons avec Bachelard que ces *systèmes de fidélité* révèlent le tempérament philosophique, car elle fait présumer qu'il y a une parenté entre la pensée mystique et essentialiste des platoniciens ou des chrétiens et celle d'un philosophe qui a mis l'essence à la remorque de l'existence.

Ainsi la première malice de Sartre est-elle de nous jeter dans la perplexité. Etat incommode qui rebute ou qui attache. Il entrait assez dans ma nature de me laisser retenir. C'est alors que reprenant l'examen des textes, je m'avisai d'une nouvelle singularité. A côté des termes impliquant soustraction, je voyais Sartre faire appel, d'une manière plus obsédante encore, à un autre groupe de représentations empruntées aux propriétés de la matière, toutes pourvues par notre philosophe d'un sens métaphysique. Il en résultait une table de valeurs et d'antivaleurs dont je crus devoir dresser la liste, répartie en deux colonnes : d'un côté le pur, le vif, le léger, le net, le sec, le froid, le dur, le ferme, le stérile, le minéral ; de l'autre l'impur, le trouble, le flou, l'épais, le pesant, l'informe, le traînant, l'humide, le tiède, le mou, le gluant, le fertile, le vivant, et la foule de leurs synonymes. Pas un lecteur de Sartre qui ne songe ici à son éblouissante psychanalyse de la viscosité.

Méditant sur cette table, c'est encore Bachelard que j'évoquais et cette « imagination de la matière » que Sartre lui-même nous dissuade de tenir pour négligeable. Correctement interprétée, elle doit nous permettre de déchiffrer « certains types d'être ». Telle serait, suivant Sartre, l'implication profonde de nos goûts : le tri que nous faisons des *qualités*, tenant les unes pour favorables, avantageuses, bonnes à prendre, les autres pour mauvaises, menaçantes, à éviter à tout prix, laisserait transparaître notre choix

ontologique. De sorte qu'en rangeant le mou, le visqueux, l'informe, ou n'importe quel autre qualificatif dans la colonne condamnée, Sartre repoussait une certaine façon d'être, il choisissait de la fuir.

Déchiffrer, trier, choisir, repousser, c'était toujours *séparer*. Et quant à *fuir*, le mot, lourd de résonances platoniciennes, venait se placer lui-même dans une allégorie de la négation et du refus. Loin de m'infliger un démenti, cette nouvelle catégorie de représentations me découvrait, tout comme la première, les schèmes de la pensée séparatrice.

Il n'en allait pas de même en ce qui concerne une troisième particularité du langage sartrien. Tout lecteur de Sartre, et plus spécialement celui de la partie de *L'Être et le Néant* consacrée aux relations avec autrui, a eu la surprise d'y rencontrer, curieusement amalgamés avec le jargon existentiel de l'*être-là* et de l'*en-soi-pour-soi*, des termes, des expressions, quelquefois des morceaux d'inspiration judéo-chrétienne et même biblique. Innombrables les références au Mal, à la Chute, à la déchéance originelle, au péché, au scandale, à la honte d'exister, à l'horreur charnelle, à la vénénéosité de la femme. Plus amer que l'Ecclésiaste, Sartre dénonce le caractère nauséeux de toute chair. Son alter ego, Roquentin, n'aspire qu'à se sauver, qu'à « se laver du péché d'exister ».

Langage dans lequel je retrouvais des échos kierkegaardien en même temps que le reflet d'expériences jalonnant la plupart des philosophies de l'existence (angoisse, dérégulation, vertige, nausée) mais auxquelles l'outrance sartrienne conférait une dimension inédite. Procédé d'amplification, de *dramatisation* qui avait pour effet d'agir sur le lecteur, de l'émouvoir, de lui communiquer les obsessions de l'auteur. Était-ce afin de le provoquer — comme l'affirme Jeanson —, de lui arracher un réflexe de défense ou, au contraire — comme je commençais à l'entrevoir — de se l'attacher comme complice? Était-il impossible que ces passages forcés, plaqués, affectés, joués peut-être, fissent partie

d'une sorte de comédie que Sartre, fuyant le terrain de la libre argumentation pour celui de l'émotion, se montait à lui-même en même temps qu'au lecteur? N'avait-il pas démontré qu'un joueur échappe rarement au piège de son propre jeu? Oui, il se pouvait que ce langage versant ostentatoirement du côté du pathétique, fût celui du personnage-Sartre, personnage souvent dénoncé par le « vrai » Sartre, trop grand écrivain, trop puissant sécrèteur d'images et de symboles pour ne pas nous découvrir à chaque pas et en dépit du camouflage, les structures réelles de sa pensée, la pente et le fil de son tempérament philosophique.

La supposition était d'autant plus séduisante que ce vocabulaire théologique relève lui aussi de la séparation, mais d'une séparation dogmatique impliquant le commandement et l'interdit, séparation qui répartit une fois pour toutes les choses en bonnes d'une part, en mauvaises de l'autre. Opération aussi éloignée que possible de la pensée séparatrice qui ne rejette rien a priori, s'efforçant indéfiniment à récupérer le pur dans l'impur, le vrai dans l'erreur — pensée qui, au fond, sépare moins qu'elle ne se sépare, se dépouillant progressivement de tout ce qui revêt et embarasse sa fondamentale simplicité (fausses évidences, illusions, partialités, captivités ou contaminations de la corporéité), pensée purifiante, unifiante, mystique en même temps que critique, en un mot *cathartique*.

Le fait de trouver Sartre alternativement dans les deux camps me passionnait, servant d'appât à ma propre fureur séparatrice. D'où ma détermination d'étudier la condamnation sartrienne de l'amour sous l'angle de la *catharsis*. Le mot est ambigu. Il faut s'en expliquer et, tout d'abord, se purifier (*cathairein*) l'esprit de la notion aristotélicienne. La catharsis dont il est fait mention dans un passage trop célèbre de la *Poétique* n'est qu'une pâle référence à l'antique purification orgiastique, purification passive, drastique qui purge automatiquement par l'effet d'une sorte d'homéopathie. Tout agissante qu'elle soit, elle ne saurait être comparée à la purification active d'une conscience attentive à se dépouiller

elle-même de tout ce qui l'encombre ou l'obstrue par une ascèse non pas morale mais critique.

Or c'est le paradoxe de cette activité qu'elle s'éveille lorsqu'elle rencontre l'opposé de ce qu'elle cherche, qu'ayant à isoler le pur, elle se laisse stimuler par le trouble, qu'en quête du simple elle s'attache au complexe. On ne peut que renvoyer ceux que le paradoxe intéresse au subtil questionnement de Heidegger dans *Aléthéia*¹. Non seulement le dévoilement, la dés-occultation de la vérité n'exclut jamais le voilement, l'occultation, mais il en a besoin pour être. Il y a une interdépendance, un « rapport mutuel » entre les deux termes. Toutes les métaphores — classiques ou sartriennes — de la purification témoignent de cette *contrariété*. Toutes rendent compte d'une même opération qui consiste à séparer quelque chose de ce qui l'enveloppe, le cache ou l'altère : voile ou vêtement, impureté, souillure, terre ou eau qui recouvre, chiffre qui déguise, matériau brut à tailler ou dérocher ou sculpter et qui masque encore soit la matière précieuse, soit la forme. Toutes supposent le mélange ou la superposition de deux éléments qu'on s'efforce de disjoindre et d'isoler.

Duplicité dont Sartre m'offrait un exemple admirable. Essentiellement double — au point d'étendre cet attribut à la condition humaine tout entière et de fonder son ontologie sur l'ambiguïté, voire plus romantiquement sur la « déchirure de l'être » — en ce sens que ne cessent en lui de s'opposer l'homme qui s'est fait, « inventé » et l'homme qui se regrette. Mais double aussi au sens de tromperie. Superbement fourbe, ce maître mystificateur, virtuose du leurre et du faux-semblant, cet illusionniste étourdissant, diabolique jongleur de mots et de paradoxes, aussi habile à égarer son lecteur dans la confusion des apories qu'à refermer sur lui le piège du cercle vicieux.

Rien n'est plus séduisant. A cette échelle, la tromperie est génie, jeu suprême de l'intelligence qui se plaît à créer le

1. Martin Heidegger, *Essais et Conférences*, Gallimard, 1958, p. 311.

désarroi, bousculant les évidences grossières et les commodités du bon sens. On sait le goût de Sartre pour les farces, astuces longuement ourdies, telles les mystifications surréalistes (les faux morceaux de sucre de Duchamp) ou attrapes ingénues comme on en trouve dans le commerce (la cuiller qui fond dans la tasse de thé). Et sans doute, la confusion, la dé-composition, la perplexité ont toujours favorisé le dessillement. Encore faut-il que la mystification soit désintéressée, que le trompeur s'attache à confondre pour confondre et non pour persuader. En effet, fût-il génial, le trompeur qui a intérêt à tromper, loin de désaveugler aveugle, car au lieu de nous induire au doute fécond, il ne cherche qu'à nous convaincre de quelque vérité particulière et qu'à nous entraîner dans ses propres partis pris.

Or, dans *L'Être et le Néant*, il me semblait bien qu'au jeu de la *noble éristique* se mêlaient quelquefois les complaisances de l'alibi. Une dialectique aussi brillante que fallacieuse ne dissimulait pas toujours le projet de démentir à tout prix certaines choses que Sartre semblait pressé d'écarter — projet trahi plus d'une fois par des impatiences d'écriture, des brutalités gordiennes brusquement substituées à l'art qui dénoue. Pourquoi Sartre choisissait-il de venir à bout par la force de ce qu'il eût fallu — suivant les principes mêmes de la déontologie sartrienne — résoudre sur le plan de la libre réciprocité des consciences, pourquoi d'esquiver le vrai débat au lieu de l'assumer ? Pourquoi ces arrêts, ces pannes d'une pensée qui, selon Sartre lui-même, n'a de sens qu'en tant qu'elle s'échappe et se dépasse perpétuellement ? Revanches inattendues de ce que Sartre nommait la *facticité*¹ ? Concessions à l'*esprit de sérieux* ? Conduite de défaitisme d'une conscience qui se replie, qui se blottit, qui se fait un refuge de ses propres constructions ?

Il m'importait extrêmement de le savoir, moins pour le vain plaisir de prendre l'honnêteté en défaut, le trompeur

1. Dans les philosophies de l'existence, ce terme désigne le caractère de ce qui constitue un *fait* (allemand *Faktizität*).

idées

 littérature

 philosophie

 sciences

 sciences humaines

 idées actuelles

 arts

 chroniques

suzanne lilar : à propos de sartre et de l'amour

«Car ma découverte, de jour en jour, de page en page plus éclatante, plus flagrante, fut que Sartre est aimable. Sans doute, il a tout fait pour le cacher. Mais j'ai vécu assez pour savoir que tout ce qui vaut la peine d'être aimé se défend. Je ne m'étonne plus de ces délais, de ces paliers imposés à mon impatience. J'ai pris mon parti de cette fatalité de différer le jour où j'ai compris qu'elle est le propre de n'importe quelle initiation.»

Suzanne Lilar est un des derniers grands écrivains de langue française née en Flandre. Après avoir étudié la philosophie et le droit à l'Université de Gand, elle entre dans les lettres par le journalisme. En 1954, elle obtient le prix Sainte-Beuve pour le *Journal de l'analyste*, qui retient l'attention d'André Breton et de Julien Gracq. Avec *La confession anonyme*, roman publié sans nom d'auteur en 1960 et réédité récemment par Gallimard, elle aborde à nouveau le thème du donjuanisme qui avait été celui de sa première pièce, *Le burlador*. Suzanne Lilar allait ainsi être amenée non seulement à écrire *Le couple*, mais à se mesurer avec la dialectique sartrienne de l'amour.

Suzanne Lilar a obtenu, en 1980, le prix Europalia pour l'ensemble de son œuvre.

hoplites. collection deyrolle. photo gallimard



9 782070 354993

Extrait de la publication

ISBN 2-07-035499-7

A 35499



catégorie

5